

dement dans une dernière et longue aspiration sonore. L'eau s'engouffre bruyamment dans les narines. La bête expire. Et la lance meurtrière frappe toujours, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Tout autour du canot, ce n'est plus qu'une mare de sang ; les cadavres font l'effet d'une île flottante.

\* \*

On a beaucoup reproché aux Montagnais comme aux Esquimaux ces massacres périodiques ; on les a accusés de tuer les caribous pour le plaisir de tuer. Ce reproche est injustifié. En été, on tue le caribou pour sa fourrure ; à l'automne et en hiver, on le tue pour la viande. J'ai assisté à bien des chasses, j'ai été témoin de bien des hécatombes ; mais je n'ai jamais vu un corps de caribou complètement perdu : toujours on utilise la peau, la langue, la moëlle, les muscles.

Au risque de n'être pas cru, je dirai même que les milliers de bêtes qui périssent ainsi chaque année ne représentent pas la dix-millième partie des innombrables troupeaux qui parcourent ces immenses contrées. Dans ses pérégrinations annuelles, le caribou couvre souvent un espace de plus de cent lieues de front. De nombreux chasseurs, espacés de kilomètre en kilomètre, auraient vite fait de les décimer, j'en conviens. Mais ici, la population est si clairsemée ! Du lac Ennadage, où je résidai l'été dernier, jusqu'au lac Caribou (1,100 kilomètres), j'ai vu à mon retour en novembre des myriades de rennes et je n'ai rencontré qu'un seul sauvage campé sur le parcours de ces innombrables troupeaux. On comprend, dès lors, que la crainte de voir les caribous disparaître par suite des tueries annuelles est exagérée et dénuée de fondement.